

Appréhender le monde social par ses contrastes

Dans *Monopoly is back*, Florence Jamart dresse un état des lieux de nos sociétés contemporaines en rassemblant des photographies réalisées lors de ses voyages à travers le monde. Elle pose un regard singulier sur des problématiques partagées au-delà des différences culturelles. Le traitement de la lumière entre en résonance avec une certaine manière d'appréhender ce monde social, par ses contrastes.

Les relations entre artificiel et naturel

Les photographies de Florence Jamart rendent compte de la complexité, sans doute grandissante, des rapports entre l'artificiel et le naturel. Loin de constituer deux catégories étanches, ces ordres de réalité s'avèrent largement intriqués, parfois jusqu'à l'hybridation. Jamais établies une fois pour toutes, les frontières sont mouvantes : ce qui est réputé naturel peut devenir artificiel, et inversement. Des entités relevant du vivant - végétal ou biologique - s'artificialisent, par la mise en visibilité d'un geste, la colorisation ou encore le choix d'un cadrage. Des entités relevant de la manufacture humaine sont absorbées par des environnements naturels, au point d'y figurer parfois comme des anomalies. Artificielles ou naturelles ? Les frontières sont brouillées jusqu'à rendre problématique le statut de certaines entités. Humain ou non-humain ? L'incertitude entre personne et objet est notamment explorée autour des mannequins, dont la polysémie du terme est prise au sérieux. Le rapport même à la réalité s'en trouve questionné. Nous sommes plongé.e.s dans des scènes à l'aspect parfois fantomatique. Florence Jamart parvient à s'installer dans le doute en se montrant sensible à l'empreinte du temps sur les êtres et les choses. Elle déploie sa tendresse pour les êtres fragiles et incomplets, en faisant de la perfection une forme d'inhumanité glaçante.

Les infrastructures de la vie sociale

Florence Jamart s'intéresse aux infrastructures qui fondent notre vie sociale. Socle de notre système économique, l'accumulation du capital financier est tournée en ridicule. Les outils numériques occupent également une place importante dans le travail de la photographe. Peuplant notre quotidien, ils reconfigurent nos manières de vivre ensemble : peur de la surveillance induite par l'installation de caméras dans l'espace public, isolement lié aux téléphones portables, authenticité des expériences vécues menacée par le recours aux perches à *selfie*. Parmi ces infrastructures figurent enfin les environnements physiques dans lesquels se déploient nos existences. L'architecture urbaine d'abord, dans ses formes radicales dont le gigantisme interpelle particulièrement Florence Jamart. Comment vivre dans ces lieux où l'intimité d'une salle de bain ouvre sur l'immensité d'un parterre d'immeubles ? Un malaise affleure dans ces endroits parfois porteurs de risques. Des gouffres s'ouvrent, dans lesquels la chute est possible. L'inquiétude se loge surtout dans l'élément aquatique chez Florence Jamart. L'eau est souvent un trou noir qui n'invite pas au plongeon. Au contraire, la maison au toit pointu, dans sa version archétypale du dessin enfantin, incarne la possibilité d'un repli rassurant. Le foyer est le lieu où nous venons puiser un sentiment de sécurité. Dans un contexte marqué par des expériences répétées de confinement, Florence Jamart s'interroge : comment habiter dans ce monde ?

L'expérience individuelle de la vie sociale

Florence Jamart assume que nous n'avons sur le monde social qu'un point de vue nécessairement situé. Le constat qu'elle dresse de nos sociétés contemporaines renvoie à son expérience personnelle. Cet ancrage dans l'intime est rendu visible quand le geste photographique est inclus dans la scène saisie. Rendre compte d'une expérience individuelle de la vie sociale nécessite toujours d'opérer un certain cadrage. Cette réalité partagée devient

tangible par la mise en abîme du geste photographique. L'observation de Florence Jamart s'attarde sur des personnes elles-mêmes en train de prendre des photographies pour documenter leurs expériences. Est-il possible de partager son vécu avec autrui ? Nos points de vue situés sur le monde social sont-ils voués à l'incompréhension réciproque ? Sommes-nous nécessairement seuls ? Ces questions semblent hanter Florence Jamart qui s'attache à photographier des personnes qui lui tournent le dos ou regardent dans des directions opposées au moment où elles sont ensemble. Le contexte sanitaire, venant remettre en cause la possibilité même d'une vie sociale, semble amplifier cette préoccupation. Privilégiant des manières pudiques de se rendre visible ou de suggérer sa présence sans être reconnaissable, Florence Jamart se montre sensible aux personnes qui désirent se soustraire au regard des autres. Tout en la respectant, la photographe ne cesse pourtant de s'interroger sur l'intimité des personnes qu'elle croise : de quoi est faite leur vie ? Sont-elles heureuses ? Ses portraits sont autant d'interpellations dans cette quête sur l'intime. Quel est le vécu de cette personne à laquelle sont assignées certaines propriétés sociales ? Quelle expérience fait une personne de la vie sociale quand elle est racisée, quand elle fait l'objet de stéréotypes de genre, quand son corps n'est pas conforme aux normes dominantes de beauté ?

Une mise en interrogation du monde social

Florence Jamart met en interrogation le monde social. Elle partage ses étonnements, ses questionnements, et ce qui l'interpelle de manière personnelle. En déployant une grande sensibilité aux contrastes, la photographe n'entend pas proposer de diagnostic tranché. Elle ne se situe pas dans la dénonciation d'une réalité qui serait uniforme. L'administration de la critique procède par l'humour, et consiste en une invitation à sourire plutôt qu'à s'indigner. De manière délicate, Florence Jamart laisse la liberté de s'approprier ses photographies, sans dicter ce qui devrait être ressenti ou pensé. Elle laisse entrevoir la coexistence de mondes sociaux qui peuvent à la fois se côtoyer sans se voir (notamment par l'entremise des outils numériques), se heurter avec brutalité, et s'entremêler de manière harmonieuse. Florence Jamart parvient à rester sur le fil complexe de l'ambivalence sans prononcer de jugement définitif. L'artifice relève à la fois du manque d'authenticité et de la féerie. La victoire de cet artifice sur la nature n'est pas actée. Le devenir de la société ne fait pas l'objet d'une condamnation sans appel. Florence Jamart évite de sombrer dans le pessimisme en prêtant attention à l'inattendu et aux aspérités de la vie sociale. La poésie peut émerger comme une fulgurance dans des endroits improbables. Les réappropriations de l'espace urbain sont autant de remparts contre la déshumanisation des villes. Florence Jamart oriente notre regard vers certaines franges de la société et privilégie le point de vue de certains acteurs : les enfants, dont le regard déplace les cadres de nos expériences quotidiennes, les jeunes, moins ancrés dans des rôles sociaux définis, et les marginaux, qui remettent en cause les normes sociales encadrant le vivre-ensemble.

L'expression "*Monopoly is back*" opère finalement une synthèse de plusieurs fils contrastés qui traversent le travail de Florence Jamart. D'un côté, la référence au Monopoly semble désigner l'artificialisation du monde, la déréalisation des environnements urbains et la place démesurée de l'argent. De l'autre, l'appel à un retour de ce jeu de société formule également une invitation à dépasser nos solitudes, à prendre soin les uns des autres, et à inventer d'autres formes de vie collective.

Texte : Céline Borelle